

## LA BOHÈME TAPAGEUSE

Malgré le secret professionnel, c'est de leurs observations personnelles que les médecins se servent pour écrire la plupart des livres qu'ils publient chaque jour avec une abondance qui n'est égalée que par celle des théologiens ; si bien que pour peu que vous ayez un médecin écrivain, — et ils le sont tous, — vous êtes exposé à vous trouver un jour ou l'autre dans un de leurs livres ou de leurs articles, tandis que vos amis, perçant des initiales transparentes, apprendront que vos ascendants paternels étaient alcooliques, les maternels tuberculeux, que vos enfants seront l'un ou l'autre, et que vous-même vous n'en avez pas pour longtemps.

C'est aussi avec leurs observations que les romanciers écrivent leurs livres, mais les romans sont les romans, et comme on doit toujours y introduire une certaine dose d'imagination et de fantaisie, ils s'éloignent forcément de la précision médicale. D'ailleurs le romancier n'est pas lié par le secret professionnel. Ceux dont il parle ne l'ont pas payé pour

qu'il se taise. — Et par cela seul sa situation ne ressemble en rien à celle du médecin : il se tait, ou tout au moins il cache les noms.

Ce n'est pas à dire qu'elle ne soit pas quelquefois délicate cette situation, en cela surtout que plus il est consciencieux, plus il est entraîné à peindre ceux qu'il connaît le mieux : les siens, ses proches, ses amis intimes. Pour mon compte, à l'exception de quelques romans écrits sous l'inspiration directe et demandée de ceux qui les avaient vécus : les *Amours de Jacques*, *Madame Obernin*, *Pompon*, *Vices français*, je n'ai point pris mes modèles parmi les miens, et ceux qui ont honoré ou égayé ma vie de leur amitié ont eu cette sécurité de ne point se voir servis tout vifs à la curiosité des lecteurs.

Mais pour ceux avec qui ne me liait point une étroite intimité, je reconnais qu'il en a été autrement, et particulièrement pour les personnages de la *Bohème tapageuse* qui tous ou presque tous ont vécu d'une vie propre que j'ai pu observer et rendre sans aucune trahison, puisque selon la formule de la loi je n'ai été ni leur parent, ni leur allié, et que je n'ai pas plus été attaché à leur service qu'ils ne l'ont été au mien, si bien que j'ai pu ouvrir les yeux et les oreilles sans que rien dans nos relations me fermât la bouche, si ce n'est le souci de les représenter de façon à ce qu'on ne pût mettre le nom sur la personne que je dessinais.

J'étais encore collégien et tout jeune lorsque j'ai connu celle qui, dans ce roman, est devenue la duchesse d'Arvernes. Avec ma mère j'avais été passer les vacances au bord de la mer, à Sainte-Adresse, qu'Alphonse Karr venait de faire entrer dans la no-

torité, et je m'étais si bien ingénié auprès d'amis communs que j'avais obtenu des lettres pour me faire ouvrir la porte de son jardin dont rêvait mon admiration juvénile. C'était justement le beau temps de la réputation d'Alphonse Karr ; il avait donné *Sous les Tilleuls, Geneviève, le Chemin le plus court*, et depuis quelques années il publiait les *Guêpes* qui, à cette époque, faisaient presque autant de bruit qu'en a fait plus tard la *Lanterne*. On comprend quel pouvait être mon enthousiasme pour le premier écrivain de talent que j'approchais, car les jeunes gens de ma génération ne commençaient point la vie par l'indifférence ou le mépris pour leurs aînés. Ce fut dans ce fameux jardin, original et bizarre, dont il a tiré tant de livres charmants, que je rencontrai celle dont j'ai fait la duchesse d'Arvernes, venue à Sainte-Adresse pour y passer une saison avec sa mère, et comme nous étions du même âge, comme elle s'ennuyait et n'avait personne pour l'amuser, comme elle n'était ni timide, ni réservée, oh ! mais pas du tout du tout, nous fûmes bien vite camarades. On peut, sans que j'insiste, se faire une idée de ce que fut la stupéfaction d'un jeune provincial, fils d'un notaire qui, parmi ses clients, comptait quelques représentants de la noblesse polie, affinée, sceptique et légère du dix-huitième siècle, en se trouvant brusquement en présence de cette fille délurée qui portait un des grands noms de France, car telle je l'ai représentée, dans ce roman, telle elle était déjà, si bien que je n'ai eu qu'à me souvenir pour qu'elle posât devant moi, et encore ai-je laissé dans l'ombre certains côtés qu'il eût été curieux de peindre, si au lieu

d'une figure de roman arrangée, dérangée, j'avais fait un portrait.

Ce fut à Cauterets que je connus Naurouse : on avait organisé une journée de courses d'hommes à la montagne, et j'avais été chargé de réunir quelques souscriptions, parmi lesquelles celle du duc de Naurouse. Il avait lu quelques-uns de mes romans. Il s'ennuyait ferme, et m'invita à entrer chez lui quand je passerais devant sa fenêtre toujours fermée, derrière laquelle il se tenait, seul, du matin au soir, pâle, triste, mourant, regardant sans le voir le mouvement des allées et venues dans le petit jardin de l'*Hôtel de France*. Et je n'eus garde de négliger cette invitation, jusqu'au moment où il quitta Cauterets, autant parce qu'il n'y trouvait point de soulagement à son mal, que parce que madame d'Arvernes était venue l'y relancer. On l'avait logée dans la chambre voisine de la mienne, et tous les soirs, à travers notre mince cloison, j'entendais les éclats de sa voix et de ses rires pendant qu'elle dînait avec une jeune amie à laquelle elle faisait visiter les Pyrénées, comme tous les matins j'entendais aussi le guide Barragat, qui venait la chercher pour une excursion dans la montagne, crier avec son accent méridional : « Madame la duchesse est-elle prête ? »

Avec Naurouse, Harly est un des principaux personnages de la *Bohème tapageuse*. Il avait lu une scène de jeu dans *Un Mariage sous le Second Empire* ; il me fit demander par Ph. Jourde, le directeur du *Siècle*, si je voulais qu'il m'en racontât une « vraie » au moins aussi intéressante que celle que j'avais inventée. C'est celle qui se trouve au com-

mencement de *Raphaëlle*, avec l'épisode du cerisier. Mais il ne s'en tint pas là, il me communiqua aussi les papiers laissés par Naurouse, ses carnets de dépenses, ses lettres, et c'est en les ayant sous les yeux, du premier au dernier mot, que j'ai écrit mon roman qui est bien un roman et non une biographie, de telle sorte que qui voudrait y chercher la vérité ne la trouverait point, — celle de certains caractères, oui, — celle des faits, non.

Ce que je dis à propos de Naurouse, de Harly, je pourrais le dire aussi à propos du prince de Kappel, de Savine, de Mautravers, de Dayelle, de madame de Barizelle, de Raphaëlle, de Balbine. Ceux qui, il y a trente ans, connaissaient la vie parisienne, les auront reconnus, car je n'ai pas eu pour eux les scrupules de discrétion qu'on doit garder pour les honnêtes gens qui, par aucun côté, n'appartiennent au public. Mais pour Raphaëlle, pour Balbine, cette discrétion avec elles n'eut-elle pas été de la jobarderie? Est-ce que tout le monde n'a pas ri de Raphaëlle et de Mautravers se battant pour emporter l'argenterie de Naurouse? Et le duel de Savine, et les espérances déçues de Balbine qui comptait sur un testament, est-ce que ça n'a pas été pendant quinze jours l'esclaffement des cercles et du boulevard?

Je n'ajoute qu'un mot. Il est très rare que dans mes romans j'aie introduit des faits qui me soient personnels : dans la *Bohême tapageuse*, j'ai manqué une fois à cette règle, et si j'en parle ici c'est pour expliquer un passage du *Dictionnaire des Contemporains* de Vapereau, copié par beaucoup d'autres, qui n'est pas trop exact, et par cela m'a plus

d'une fois ennuyé. Vapereau dit : « Il (c'est moi) écrivit des brochures politiques pour un sénateur. » Les brochures, ou plutôt la brochure que j'ai écrite, c'est celle qui m'a été en quelque sorte dictée par M. de Condrieu-Revel, exactement dans les mêmes conditions que je l'ai raconté dans mon roman, et elle était historique, non politique. Sous plus d'un point de vue la rectification a son importance, pour moi au moins.

Bien qu'écrite dans le sens que je viens d'indiquer la *Bohème tapageuse*, au moment de sa publication, fut accusée d'exagération, et particulièrement par Aurélien Scholl, qui avait connu la plupart de ses personnages, et avait même été de l'intimité de plus d'un d'entre eux. Dans un article qu'il publia à ce sujet, et dans lequel il les nomme avec une liberté que prennent les chroniqueurs, mais que se refusent les romanciers, il dit :

« C'est une série d'actes d'accusation. »

« Trop dure, la *Bohème tapageuse* ! trop cruelle ! trop « acte d'accusation ! » Voyons la réalité.

Peu de temps après la mise en vente de mon roman, je reçus d'un magistrat un mot pour assister à une audience de la Cour d'Assises : « L'affaire intéressera l'auteur de la *Duchesse d'Arvernes* », me disait-il.

En effet, cette affaire était celle d'une des filles de la duchesse d'Arvernes, accusée de faux.

Elle fut acquittée ; mais aurais-je jamais osé inventer un dénouement aussi cruel, aussi « acte d'accusation » ? Tant il est vrai que le roman reste le plus souvent au-dessous de la simple vérité, au lieu d'aller au delà.